

DOSSIER PÉDAGOGIQUE

EXPOSITION MULTIMÉDIA DE L'AFP SUR LA SYRIE

EXPOSITION INÉDITE SUR LE TRAVAIL DES PHOTOGRAPHES SYRIENS DE L'AFP

Niveau Secondaire



Dossier réalisé par le Service pédagogique Bayeux Museum

Exposition du 2 au 29 octobre 2017 Tapisserie de Bayeux - Chapelle

SOMMAIRE

L'EXPOSITION	p.3
INFORMATIONS PRATIQUES	p.5
BIOGRAPHIES	
KARAM AL-MASRI	p.6
ZAKARIA ABDELKAFI	p.7
BARAA AL-HALABI	p.8
AMEER ALHALBI	p.9
MAKING-OF, LE BLOG DE L'AFP	p.10
TÉMOIGNAGES POSTÉS SUR LE BLOG DE L'AFP	p.11
COUVRIR ALEP, LA PEUR AU VENTRE ET LE VENTRE VIDE	p.12
DERNIERS JOURS À ALEP	p.19
JOUR D'ENFER À ALEP	p.28
LA TORCHE HUMAINE	
PHOTOGRAPHE DANS LA VILLE CIMETIÈRE	p.33
RETOUR SUR SIX ANNÉES DE GUERRE EN SYRIE	p.36
EXEMPLE DE GRILLE D'ANALYSE D'UNE PHOTOGRAPHIE DE PRESSE	p.39

AVERTISSEMENT

Certaines photographies, réalisées dans des contextes de guerre et de conflits, peuvent heurter la sensibilité des visiteurs, notamment des plus jeunes.

L'EXPOSITION

La ville de Bayeux et le musée de la Tapisserie de Bayeux présentent du 2 au 29 octobre 2017 une exposition inédite sur le travail des photographes syriens de l'AFP.



© Karam Al-Masri

Ce sont des témoins considérables. Ils montrent sans fard la douleur et la souffrance humaine pour l'Histoire. Encore et toujours... Ils le font avec des mots, avec des photos, avec des vidéos. Ils le font malgré leur propre douleur.

Ils ne sont pas des observateurs impartiaux dans un conflit qui se déroule dans un pays étranger. Ils sont les témoins de l'effondrement de leur propre pays et de leurs foyers. Ils sont les témoins du malheur de leurs amis, leurs proches, leurs voisins. Maintes fois leurs yeux, leurs objectifs se sont braqués sur des corps broyés, des enfants ensanglantés et des mères éplorées. Quand on leur demande pourquoi, leur réponse est pratiquement toujours la même : pour que le monde sache. Certains de ces journalistes qui ont permis à l'AFP de révéler au monde, depuis cinq ans, ces images effroyables de Syrie, seront à Bayeux lors de l'exposition. Ils sont parvenus à sortir de leur pays martyrisé et cherchent à se reconstruire peu à peu en Europe. Mais d'autres sont toujours là-bas pour couvrir cette guerre dont on ne voit pas la fin. L'exposition comportera quelques 40 photographies des 12 derniers mois du conflit. Des vidéos et des diaporamas tourneront sur grand écran et leurs posts du blog « Making-of » seront consultables sur tablettes.

INFORMATIONS PRATIQUES

L'exposition est présentée du lundi 2 au dimanche 29 octobre 2017.

Quatre photographes syriens seront à Bayeux pour témoigner :

Karam Al-Masri, Zakaria Abdelkafi, Baraa Al-Halabi et Ameer Alhalbi. Une rencontre est prévue le samedi 7 octobre à 16h au sein de l'exposition.

Contenu:

- -Sélection de 40 photographies des 12 derniers mois du conflit
- -Vidéos et diaporamas sur grand écran
- -Posts du blog « Making-of » consultables sur tablettes

Horaires d'ouverture : La chapelle est ouverte tous les jours de 10h00 à 12h30 et

14h00 à 18h00.

Adresse: Cour du Musée de la Tapisserie de Bayeux

Rue de Nesmond 14400 BAYEUX

Tél: 02 31 51 25 50

www.bayeuxmuseum.com

L'accès aux expositions présentées dans le cadre du Prix Bayeux-Calvados des correspondants de guerre est gratuit pour les groupes scolaires.

Pour un meilleur confort de visite, nous vous conseillons néanmoins de réserver un créneau auprès du service réservation groupes.

ATTENTION: Nous vous rappelons que, dans le cadre de l'application du plan Vigipirate, les valises et sacs de grand format ne sont pas acceptés dans l'établissement (pas de consigne). Les bagages à main et sacs à dos feront l'objet d'un contrôle visuel.

Réservations groupes : 02 31 51 25 50 reservation@bayeuxmuseum.com

INFORMATION À L'ATTENTION DES ENSEIGNANTS :

Le contenu de ce dossier n'a pas vocation à être exhaustif. Il s'agit ici d'éclairer le lecteur sur le travail des photographes syriens de l'AFP, en amont de la découverte de l'exposition. Cet éclairage prend la forme ici d'une courte présentation de quatre d'entre eux, qui vient éclairer leurs témoignages joints au présent dossier.

BIOGRAPHIES DES QUATRE JEUNES SERONT À BAYEUX POUR TÉMOIG	

KARAM AL-MASRI



Karam Al-Masri, le 8 juin 2016 à Alep

©Thaer Mohammed-AFP

Né à Alep et âgé de 25 ans, Karam Al-Masri a connu les prisons du régime, puis celles du groupe Etat islamique. Il a fait face à la mort de ses parents dans un raid et vit au quotidien les bombardements de sa ville natale. Il a raconté dans un billet du blog « Making-of » de l'AFP son douloureux parcours et sa passion d'informer. Il a entamé sa collaboration avec l'AFP en 2013 comme photographe, puis est aussi devenu JRI. Grâce à la qualité de son travail, sa rapidité et sa rigueur, il devient rapidement correspondant texte dans la partie rebelle d'Alep. Récompensé aux Istanbul Photo Awards 2016 pour son portfolio consacré au régime syrien, il est également honoré en décembre 2016 du Grand Prix Varenne dans la catégorie reporter d'images, pour son reportage intitulé « Abou Omar, collectionneur de voitures à Alep en guerre ». Le sujet retrace l'histoire d'un vieil homme qui a choisi de rester à Alep pour prendre soin de ses voitures de collection. Le prix a été reçu au nom de Karam Al-Masri par Emmanuel Hoog, qui a rendu hommage à «ce journaliste AFP à part entière, qui fait preuve d'un courage extraordinaire et d'un professionnalisme exemplaire». Karam Al-Masri a pu prendre place dans l'un des bus d'évacuation afin de quitter la ville assiégée d'Alep le 19 décembre dernier.

ZAKARIA ABDELKAFI



Zakaria Abdelkafi, originaire d'Alep en Syrie, est un jeune photographe aujourd'hui réfugié en France. Militant pacifiste de la résistance syrienne, il se forme en 2013 pour être photographe de guerre et devient correspondant de l'AFP à Alep de 2013 à 2015. Pendant deux ans, il couvre l'enfer des combats dans sa ville natale d'Alep. Blessé à l'œil par un tir de sniper le 15 septembre 2015, il quitte la Syrie pour la France et obtient le statut de réfugié. Il travaille aujourd'hui comme photographe free-lance pour l'AFP, couvrant des manifestations comme celle du 1^{er} mai 2017 Place de la Bastille à Paris. Comme il aime à le préciser « un photographe n'a besoin que d'un œil ». Il attend aujourd'hui que sa femme et ses deux enfants, réfugiés en Turquie, le rejoignent en France.

BARAA AL-HALABI



Baraa Al-Halabi est un jeune photoreporter syrien de 23 ans, qui travaille en free-lance pour l'AFP. Il était étudiant en première année d'informatique quand le vent du « Printemps arabe » commence à souffler sur la Syrie. Au début du soulèvement, il filme et photographie les manifestations avec son téléphone portable. En 2014, il s'achète son premier appareil photo, un canon 1100. Afin de témoigner de ce qui se passe dans son pays, il se forme seul à la photographie de guerre en regardant des tutoriels sur Youtube et en observant minutieusement les clichés des photos reporters professionnels. Rien ne le prédestinait à devenir photographe de guerre, encore moins à se distinguer dans ce domaine. À 23 ans, Baraa Al-Halabi est l'un des lauréats du concours international de photojournalisme de l'émirat de Fujaïrah (Fipcom).

"Je suis un fils de la révolution syrienne, elle a fait de moi un photographe", observe timidement le jeune homme, qui compte bien rester dans son pays avec sa famille, malgré le danger, pour continuer « de dire au monde ce qui se passe ici ». Il vit et travaille dans la partie rebelle d'Alep.

AMEER ALHALBI



Ameer Al Halbi (pseudonyme) est un jeune photographe indépendant né en 1996 à Alep en Syrie.

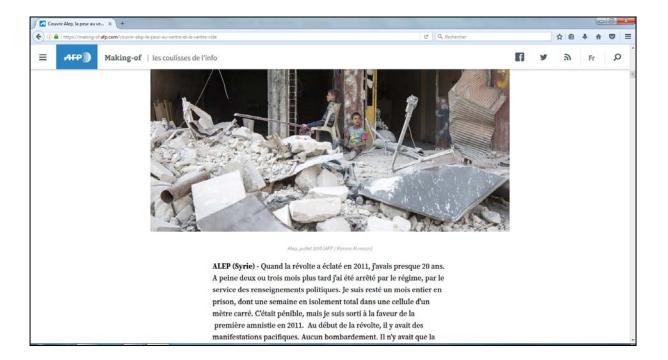
Il débute sa carrière en 2013, d'abord pour des médias locaux puis comme reporter freelance pour l'agence italienne NurPhoto. Depuis 2016, il collabore avec l'AFP et couvre le conflit syrien dans la ville d'Alep. Il témoigne du quotidien de la population face aux bombardements dans un billet paru dans le blog AFP « Making-of », intitulé « Jour d'enfer à Alep », suivant les civils et les casques blancs, chargés de secourir les victimes après les bombardements. Il a remporté plusieurs prix internationaux pour ses clichés de la ville martyre. En décembre 2016, Polka décide de lui décerner le Prix du photographe de l'année, attribué symboliquement à tous les reporters syriens. Quelques mois après, il reçoit également le deuxième prix de la catégorie "Spot News", sujet, du World Press Photo. Ameer Al Halbi a quitté Alep et la Syrie en décembre 2016, avec sa mère, pour chercher refuge. Son père et son cousin n'ont pas survécu. Il a déposé une demande pour obtenir le statut de réfugié en France, où il aimerait suivre des études pour devenir psychiatre.

MAKING-OF, LE BLOG DE L'AFP

Le blog « Making-Of » de l'AFP, une fenêtre sur les coulisses de l'information, raconte le travail quotidien des 1500 journalistes de l'Agence France-Presse répartis en 200 bureaux dans 150 pays.

« Making-of » a été créé en 2012 par l'AFP avec pour objectif de faire partager au public le quotidien de ses journalistes sur le terrain. Les billets écrits dans ce blog sont rédigés à la première personne par les reporters. Ils y racontent les coulisses de leur travail et témoignent de leurs émotions face aux évènements qu'ils couvrent.

L'équivalent anglais de ce blog est Correspondent et Focus en espagnol (créé en 2014).



L'Agence France-Presse (AFP) est une agence de presse mondiale fournissant une information rapide, vérifiée et complète en vidéo, texte, photo, multimédia et infographie sur les événements qui font l'actualité internationale. Des guerres et conflits à la politique, au sport, au spectacle jusqu'aux grands développements en matière de santé, de sciences ou de technologie.

TÉMOIGNAGES POSTÉS SUR LE BLOG DE L'AFP

COUVRIR ALEP, LA PEUR AU VENTRE ET LE VENTRE VIDE

KARAM AL-MASRI, RANA MOUSSAOUI, lundi 26 septembre 2016



© Karam Al-Masri

Lien vers l'article du blog AFP : https://making-of.afp.com/couvrir-alep-la-peur-au-ventre-et-le-ventre-vide

En cinq ans, il a connu malheur après malheur: la prison du régime puis celle de l'EI, la mort de ses parents dans un raid, le siège de son Alep natal, la faim et l'enfer des bombardements. Malgré ce terrible parcours, notre correspondant Karam Al-Masri, photographe et vidéaste dans la partie rebelle de la deuxième ville de Syrie nous raconte au jour le jour, avec un courage qui ne vacille pas, l'histoire de cette métropole dévorée par une guerre sans merci.

Voici son témoignage, suivi de l'histoire de sa collaboration avec l'AFP racontée par la journaliste Rana Moussaoui.

ALEP (Syrie) - Quand la révolte a éclaté en 2011, j'avais presque 20 ans. A peine deux ou trois mois plus tard j'ai été arrêté par le régime, par le service des renseignements politiques. Je suis resté un mois entier en prison, dont une semaine en isolement total dans une cellule d'un mètre carré. C'était pénible, mais je suis sorti à la faveur de la première amnistie en 2011. Au début de la révolte, il y avait des manifestations pacifiques. Aucun bombardement. Il n'y avait que la peur de la détention ou des snipers dans la rue".

L'année suivante en juillet 2012, Alep a été divisée en deux, le secteur est aux mains des rebelles et le secteur ouest aux mains du régime. En novembre 2013, à 22 ans, j'ai été

kidnappé par *Daech* (acronyme arabe pour le groupe djihadiste Etat Islamique). Je me trouvais dans une ambulance avec mes amis, un ambulancier et un photographe. Nous avons été conduits tous les trois dans un endroit inconnu. C'était pire que dans les prisons du régime. C'était très, très dur.

Le photographe et moi sommes sortis six mois plus tard après une « amnistie » mais notre troisième compagnon, le secouriste, a eu moins de chance. Il a été décapité après cinquantecinq jours de détention, ils ont filmé la vidéo et nous l'ont montrée : « Regardez votre ami, c'est ce qui va vous arriver bientôt ». Ils nous ont vraiment terrorisés. J'étais très angoissé durant toute ma détention. Je pensais : « demain ça sera mon tour, après demain ça sera mon tour ».

Je me souviens encore de chaque détail. Les 165 jours dans la prison de *Daech* sont gravés dans ma mémoire. Durant les quarante-cinq premiers jours, ils nous donnaient un repas tous les trois jours. Le repas consistait en une demi-portion de pain arabe, trois olives ou un œuf. Je ne me souviens pas avoir vu un *shabbih* (homme de main du régime). Ceux qui étaient avec moi étaient des rebelles, militants, journalistes.

J'ai été torturé dans les deux geôles. Le plus dur, c'était du côté du régime, car ils voulaient m'arracher des « aveux ». Chez *Daech*, l'accusation était toute trouvée : j'avais une caméra donc j'étais un « infidèle » pour eux, ils n'avaient pas besoin de m'interroger.

J'ai perdu ma famille début 2014, quand j'étais encore prisonnier de Daech. Un baril d'explosifs a été largué sur notre immeuble, qui s'est totalement effondré. Tous les habitants ont péri, dont mes parents. Je ne l'ai su que lorsque je suis sorti de prison. Mes copains ont tenté de me dissuader d'aller chez moi puis m'ont raconté ce qui s'est passé. Je suis resté un mois, complètement désespéré. Non seulement je n'ai rien su du sort de mes parents quand j'étais en prison mais, quand je suis sorti, ils n'étaient plus là. Ils ont attendu de mes nouvelles et, à la fin, ils n'ont pas pu se réjouir de ma libération.

Quand le siège a commencé en 2016, j'avais 25 ans. Pour moi le siège était bien moins douloureux que la prison et la perte de mes parents.

Avant la révolte, ma vie était très simple. J'étais étudiant en droit à l'Université d'Alep. Je suis fils unique. J'ai tout perdu, ma famille, mon université. Ce qui me manque le plus, c'est ma famille, mon père, ma mère. Surtout elle. Je me souviens d'elle chaque jour, je la vois dans mes rêves. Encore maintenant, je souffre de l'avoir perdue. Je vis tout seul, je n'ai personne. J'ai perdu la plupart de mes amis, morts ou en exil.

Mon existence depuis le début des bombardements d'Alep se résume à essayer de rester en vie. C'est comme si j'étais dans une jungle dans laquelle je tente de survivre jusqu'au lendemain. Fuir les bombardements, les barils. Quand les avions approchent, j'essaie de me réfugier dans un autre immeuble, quand il y a des tirs d'artillerie, je descends vers les étages inférieurs. C'est une fuite constante.

Avant le siège, pour me nourrir, je comptais sur les fast-foods, mais maintenant tout a été fermé. Je ne sais pas cuisiner, il y a des jours où je mange un repas et d'autres, rien du tout. Je fais le tour d'Alep-Est, quartier par quartier et je ne trouve qu'une boîte de conserve.

Avant le siège, je passais la journée dehors à chercher des sujets à filmer. Mais avec le siège, j'ai très faim, cela m'a affaibli, et je reste plus de temps chez moi.

"Je n'ai jamais pensé devenir un reporter, mais avec le temps, j'ai aimé ce métier"

L'idée de devenir caméraman a germé dans mon esprit en 2012. Lors des manifs, je filmais avec mon téléphone portable, je téléchargeais sur internet avec pour objectif de montrer qu'il y avait vraiment une révolte, que ce n'était pas, comme le prétendait le régime, juste une dizaine de personnes et des « terroristes ». Non, il y avait des gens qui ne voulaient plus de ce régime, ils voulaient la liberté, la démocratie, la justice. En 2013, j'ai commencé à travailler comme reporter vidéo indépendant avec l'AFP et, progressivement, mon niveau s'est amélioré. Je regardais les reportages sur les chaînes étrangères, la manière dont c'était filmé, leurs angles et j'essayais de les imiter.

Je n'ai jamais pensé devenir un reporter, mais avec le temps, j'ai aimé ce métier. J'ai un profond respect pour le journalisme, et je suis honnête en l'exerçant. Même si je suis un sympathisant de l'opposition et que je vis dans une zone de l'opposition, même si j'ai participé aux manifs contre le régime, j'évite en filmant d'être subjectif et de prendre le parti de l'opposition. Si celle-ci commet une erreur, je le rapporte.

"S'il y a un doute ou un truc pas réaliste, je ne filme pas"

Cette profession, je pense qu'elle est sacrée. Je suis très prudent, s'il y a un doute ou un truc pas réaliste, je ne filme pas.

Traiter avec vous, journalistes vivant à l'étranger et hors de la zone assiégée, c'est comme ma fenêtre pour faire parvenir le message au monde extérieur.

Les massacres et les bombardements, c'est devenu habituel, tout comme les images des enfants sous les décombres, des blessés, les corps déchiquetés. Je suis blasé, ce n'est plus comme avant. Fin 2012, lors du premier massacre, quand j'ai vu un homme à la jambe arrachée, je me suis senti mal et me suis évanoui à la vue du sang, car c'était la première fois. Maintenant c'est une scène habituelle pour moi.

Mais le plus dur, c'est de revoir la maison familiale. Jusqu'à présent, je n'ai pas eu la force d'y aller. Depuis 2014, c'est la seule zone à Alep que je préfère éviter, je ne pourrais pas le supporter. Cela raviverait mes souvenirs. On m'a dit que l'immeuble s'est effondré...

Karam Al-Masri

« KARAM YA KARAM, ÇA VA ? QUOI DE NEUF ? »

RANA MOUSSAOUI, lundi 26 septembre 2016



© Karam Al-Masri

BEYROUTH - A entendre quotidiennement la voix de Karam, personne ne peut vraiment croire que ce jeune homme, toujours d'humeur égale, a vécu autant d'horreurs en cinq ans. Sa voix est posée, il ne panique jamais, même lorsque son immeuble est cerné par le feu des bombardements. La guerre lui a tout pris, sauf sa passion d'informer... et son sens de l'humour.

Il a commencé en 2013 à prendre des photos pour l'AFP, puis le service vidéo s'est intéressé à lui. « Nous devions trouver un nouveau pigiste à Alep », se souvient Quentin Leboucher, le coordinateur de l'AFP TV pour la région. « Karam avait contribué au service photo et nous a contacté. Il nous a proposé un premier sujet, sur les bains d'Alep. J'ai tout de suite été frappé par la précision de son travail. Lorsque nous recrutons des pigistes, nous leur envoyons un manuel pour leur expliquer le format de l'AFP TV. Karam avait suivi toutes les indications à la lettre. Ses images ne nécessitaient même pas d'être éditées ».

« Nous avons donc poussé le vice », poursuit Quentin : « Karam nous a proposé un sujet sur un vieil homme, qui avait choisi de rester à Alep malgré la guerre, pour prendre soin de ses voitures de collection. Tout y était. Il nous a donné tout ce dont nous avions besoin pour raconter son histoire. Les images étaient poignantes. Je garde en mémoire une séquence de ce vieil homme qui écoute un disque sur un gramophone :

Lien YouTube vers la vidéo: https://youtu.be/io5s8CVbhLg

Nous avons tout de suite pris conscience de la qualité de son travail et de son potentiel. Il est devenu notre premier contributeur à Alep ».

Deux autres photographes travaillant pour l'AFP, Thaer Mohammed et Ameer Al-Halbi, se trouvent dans la même situation que Karam.

Depuis 2012, le bureau de Beyrouth assure la couverture du conflit en Syrie. Et depuis février 2016, il « vit » au quotidien avec Karam. Il a commencé par nous fournir de brèves informations. Puis, impressionnés par sa rapidité, sa rigueur et sa précision, nous lui avons demandé des reportages.

Une trêve en février lui a donné l'occasion de faire des sujets sur les Alépins déboussolés au premier jour du cessez-le-feu après des années de bombardements : les médecins et les secouristes goûtant à la quiétude, les rebelles qui profitent eux aussi de la cessation des hostilités pour jouer aux jeux vidéo et faire leurs achats, ou encore les chauffeurs de taxi qui espèrent relancer leurs affaires.

Mais son Alep est aussi une ville qui « meurt de soif » après la destruction des stations de pompage et une cité « aux vitres brisées » en raison des bombardements. Ce sujet fut l'occasion d'un reportage signé à la fois de lui et d'un journaliste vivant de l'autre bord de la ville divisée :

Lien YouTube vers la vidéo : https://youtu.be/h2ocCJT4odl

Avec le siège imposé en juillet, ses sujets ont porté sur les affres des pénuries qui contraignent les gens à ne se nourrir que de pourpier et d'aubergines, sans pain, ou encore sur la quête de carburants alternatifs. A l'occasion d'une nouvelle trêve également avortée, il décrivait dans un reportage les enfants au ventre vide qui s'amusaient sur des balançoires de fortune.

Avec Karam, le mode de communication de prédilection est *WhatsApp*, car rapide et efficace. Comme avec les autres correspondants de l'AFP à travers la Syrie, nous avons créé un groupe *WhatsApp*, intitulé « *Aleppo with Karam* » dans lequel les conversations s'étendent à longueur de journée. Celle-ci commence invariablement vers 08H00 par « *Karam ya Karam*, ça va ? Quoi de neuf ? ». Outre les infos, les journalistes du bureau lui demandent inlassablement : « comment vas-tu ? », « rassure-nous», ou encore : « t'es où ? ».

Lien YouTube vers la vidéo : https://youtu.be/chD0gambg80

Karam adore utiliser les *émojis* pour s'exprimer. Depuis le siège et l'enfer des bombardements, ce sont surtout les figures tristes qui dominent. Chaque fois qu'un obus s'abat sur son quartier, il nous informe, en ajoutant un *émoji* blême de peur ou qui transpire.

« Les barils d'explosifs pleuvent », dit-il, ou encore : « un obus vient de s'abattre près de chez moi ».

Lorsque le siège a été brièvement brisé par les rebelles début août 2016, il se félicitait un jour en écrivant « j'ai mangé une pizza » accompagné d'un émoji tirant la langue. Mais sitôt le siège revenu, il répondait invariablement qu'il était en train de chercher « quelque chose à manger ». « Vous avez du nouveau sur l'aide ? Il est où ce convoi ? », nous demandait-il, en espérant à travers nous une information de l'ONU. A notre collègue anglophone Maya qui lui demandait s'il avait bien pris son café ce matin, il répondit un jour : « pas de café depuis un mois». De quoi nous culpabiliser avec nos grands mugs d'Americano ou de café au lait sirotés au fil des heures.

Sur son profil WhatsApp, cette phrase laconique : « L'odeur de la faim fait peur ».

Karam confiait récemment à notre collègue arabophone Rouba que son plat préféré était les frites, mais qu'il a «oublié à quoi ressemblait une pomme de terre ». Il rêve de pouvoir manger de nouveau des kiwis et des cerises.

« Je pèse désormais 58 kilos. Je faisais 67 avant le siège il y a deux mois », lâchait-il, avant de plaisanter : « je me suis habitué à manger du persil, je l'aime bien maintenant. Mon chat Nanouche est comme moi, à la diète, et a perdu du poids ».

Quant aux carburants, il affirma un jour que les deux bonbonnes de gaz dont il dispose représentent « une fortune ». Et de s'esclaffer : « J'espère recevoir beaucoup d'offres pour les vendre ».

«Ça me fend le cœur quand on lui demande de couvrir quelque chose et qu'il nous dit qu'il a faim. C'est le plus dur », s'émeut Layal, autre journaliste arabophone.

Depuis l'échec, le 19 septembre, de la dernière trêve initiée par Moscou et Washington, le ciel d'Alep s'est littéralement embrasé des bombardements incessants des avions du régime et des Russes et, pour la première fois, nous sentons que Karam est plus sombre que d'ordinaire.

Mercredi 21 septembre

- « Le ciel est illuminé comme s'il y avait des feux d'artifice, tellement les bombardements sont violents », nous écrit-il.
- « Je suis caché dans le couloir »
- « Je me cache dans l'une des chambres »

Jeudi 22 septembre

- « On est entouré par la mort »
- « Il n'y a pas d'échappatoire »

- « Où se cacher? »
- « Alep brûle, je n'ai plus ni porte, ni fenêtre, les immeubles brûlent tout autour de moi. »

Il nous envoie des images des incendies filmées avec son téléphone portable. L'habituel émoji est en larmes.

Mais l'humour de Karam finit par refaire surface, quelques heures plus tard. A Maya qui lui demande : « Que comptes-tu faire aujourd'hui ? », il répond, avec un smiley : « Réparer mes portes et mes fenêtres ».

Vendredi 23 septembre

- « Je n'ai pas fermé l'œil. L'odeur de la poudre est envahissante, je ne peux pas respirer »
- « Où vais-je aller ? Nulle part. On attend la mort, à tour de rôle »
- « C'est la première fois que je vois de telles destructions. Ce qui se passe maintenant est l'équivalent de tous les bombardements des trois dernières années », me dit-il au téléphone.

Lien YouTube vers la vidéo : https://youtu.be/lkByNsl04lg

Primé à deux reprises pour ses photos pour l'AFP, Karam fait preuve de modestie et surtout de délicatesse. Il s'excuse à chaque fois auprès de nous s'il n'y a pas internet ou de batterie en raison des pannes récurrentes d'électricité.

Notre collègue anglophone Sara me confie qu'elle se sent impuissante quand elle demande de ses nouvelles, tellement l'horreur est évidente. « Tout ce qu'on lui dit semble déplacé », dit-elle.

La semaine dernière, il découvre avec joie un reportage fait par un de nos journalistes dans la partie gouvernementale d'Alep, sur le singe Saïd, connu de toute la ville et coqueluche d'un zoo improvisé depuis 25 ans.

« Je me souviens de ce singe quand j'avais cinq ans. On a le même âge », plaisante-t-il. Avant se raviser : « Mais lui a vieilli. Moi je suis encore jeune ».

Cet article a été écrit avec les contributions des journalistes de l'AFP à Beyrouth et du siège régional de l'agence pour le Moyen-Orient et l'Afrique du Nord, à Nicosie).

DERNIERS JOURS À ALEP

KARAM AL-MASRI, RANA MOUSSAOUI, mercredi 8 février 2017



© Karam Al-Masri

Lien vers l'article du blog AFP : https://making-of.afp.com/derniers-jours-alep

En septembre le « Making-Of » présentait un billet, <u>Couvrir Alep la peur au ventre et le ventre vide</u>, dans lequel le correspondant de l'AFP à Alep, **Karam al-Masri**, racontait à quoi peut ressembler la vie dans cette ville assiégée, et **Rana Moussaoui**, adjointe du chef du bureau de Beyrouth, expliquait comment elle communiquait avec lui chaque jour.

Cette fois, ils racontent tous deux les derniers jours éprouvants de Karam à Alep, dans le dernier volet de ses années de reportage depuis sa ville dévastée.

Alep -- Parfois, je veux fermer les yeux et imaginer que tout ce qui est arrivé était un mauvais rêve. Je veux me réveiller et me retrouver à Alep six ans plus tôt.

Normalement, les photographes et les reporters de guerre vont couvrir un conflit puis reviennent dans leur pays, une fois leur mission accomplie.

Pas moi. J'ai vécu un enfer et aujourd'hui je ne connais pas de répit, je vis le moment présent, je vais vers l'inconnu.

Je ne supporte plus de voir les photos et les vidéos que j'ai prises pour l'AFP à Alep ; cela me fend le cœur, cela me rappelle les beaux et les mauvais souvenirs.

Dans ma tête, les cinq dernières années défilent en un éclair : une révolution, une rébellion, une guerre, et toute ma vie chamboulée.

Je dors à peine. Les cauchemars et les beaux rêves se succèdent : je rêve d'Alep d'avantguerre, puis surgissent des images de bombardements et de sang.

La nuit, à Istanbul, où je me trouve actuellement, je suis prisonnier de ces pensées. Je n'arrive pas à oublier. Chaque goutte de sang s'incruste dans ma mémoire.

Je n'arrive pas à imaginer que je ne reviendrai plus en Syrie. J'ai tout laissé là-bas, ma maison, mon quartier, mes albums de photos. Je n'ai pas pu prendre un seul souvenir. Et, surtout, je n'ai pas pu dire au revoir à ma mère, sur sa tombe. Je ressens une nostalgie indescriptible.

J'ai envie de revoir les visages fatigués de mes voisins à Alep. Je me rappelle Abou Omar, collectionneur de voitures anciennes à Alep et sujet de mon premier reportage vidéo pour l'AFP en février 2016 (prix Varennes). Il refusait de quitter la maison où il avait grandi et vécu. Moi non plus, je ne voulais pas partir.

A Alep, prendre des images et couvrir la souffrance des habitants m'ont aidé à survivre. Maintenant, c'est comme si ma vie n'avait plus de sens.

Province d'Alep, Gaziantep, Istanbul. Plus je m'éloigne de la ville d'Alep, plus ma tristesse est profonde. J'ai peur de ne pas pouvoir la supporter, de me sentir étranger à jamais.

La dernière semaine à Alep, j'étais épuisé. Je ne cessais de me déplacer d'un endroit à un autre. Malgré les bombardements, j'aurais préféré rester sous un seul toit.

Parfois je n'avais pas de matelas sur lequel dormir, parfois pas de couverture. Je dormais dans le froid. Je ne mangeais qu'une poignée de dattes de mauvaise qualité. Je commençais à rêver de ces bus verts, qui évacuaient des habitants, pour quitter cet enfer.

La dernière semaine à Alep, c'est la pire période que j'ai vécue depuis le début de la guerre. C'était pire que lorsque j'étais détenu, en 2013, dans une prison du groupe Etat islamique (EI).

J'étais dominé par la peur, je n'osais plus descendre dans la rue pour prendre des photos. Il y avait des massacres. J'étais hanté par une idée : que j'allais mourir dans ma maison, dans la rue.

Mes craintes se sont avérées fondées quand ma maison a été bombardée. L'armée s'approchait, j'entendais qu'il y avait des exécutions sommaires. Je me suis enfui, non sans avoir filmé une dernière vidéo du bombardement sur mon quartier auquel j'étais attaché. J'ai tout laissé, je m'en veux terriblement.

Je me suis réfugié dans un autre quartier mais les bombardements m'ont poursuivi. J'avais juste pris mon appareil photo, mon caméscope Sony, mon laptop, mon passeport et mon argent.

Mais tout ça, je l'ai perdu les derniers jours à Alep. C'était le coup de grâce.

Le plus grand choc, c'était la perte de mon appareil photo. Un 5D Mark III que j'avais acheté. C'était ma compagne, ma petite amie. Quand je descendais dans la rue, elle m'accompagnait partout.

J'étais allé envoyer des vidéos pour l'AFP, laissant mes affaires chez un ami. Il a fallu un incident stupide, du mazout qui s'est échappé de la "soubia" (réchaud artisanal) pour que le feu dévore toute la maison, y compris mes affaires.

Je ne m'imaginais pas que dans ce petit quart d'heure, j'allais la perdre.

J'étais désespéré, je ne voulais plus vivre. La dernière chose à laquelle je m'accrochais, je l'ai perdue. Je ne m'attendais pas à perdre ce que j'aimais le plus au monde, en un éclair.

Qu'avais-je fait pour mériter ça ? Pourquoi la malchance me poursuivait-elle ? Cette question m'a hanté. Je n'ai pas arrêté de subir perte après perte.

J'ai commencé à avoir des idées folles, je souhaitais qu'une roquette s'abatte sur moi, et que je meure.

Avec le soutien des journalistes de l'AFP à Beyrouth, puis de Nicosie et Paris, je me suis ensuite senti mieux petit à petit et, lentement, la déprime a disparue. Je commençais à parler de l'avenir. Je voulais vivre.

Je veux comparer ma sortie d'Alep au jour où j'ai été touché à la jambe par une balle d'un tireur embusqué en 2014.

Les dix premières secondes, je n'ai rien senti, j'ai continué à marcher sur ma jambe touchée car je fuyais le tireur embusqué et je me suis réfugié dans un immeuble.

Après, l'hémorragie a commencé, la douleur aussi. C'est la même chose avec Alep. Quand je suis sorti, j'étais comme drogué, je n'ai rien ressenti. Mais le lendemain, j'étais frappé par la douleur de l'exil.

Comment vivrai-je sans Alep?

Tout est parti, ma vie d'avant ne reviendra pas. J'ai le sentiment que seul mon corps a quitté Alep. Mon âme, elle, est restée là-bas.

L'HORREUR À DISTANCE

RANA MOUSSAOUI



© Karam Al-Masri

Beyrouth -- Que dire à un collègue journaliste assiégé dans une ville, tenaillé par la faim, tantôt risquant la mort, tantôt souhaitant la mort ?

Rien sauf une litanie d'encouragements, d'éloges pour son travail, le tout couronné d'un sentiment incommensurable d'impuissance.

"Courage", "reste fort", "on a besoin de toi", "résiste", "ne lâche pas": combien de fois mes collègues au bureau de Beyrouth et moi-même avons répété à Karam ces mots dans nos échanges quotidiens.

Ce qui force l'admiration chez lui, ce n'est pas juste qu'il a survécu à la faim, au froid, aux bombardements. Mais qu'il a été en mesure de nous envoyer des éléments de reportage et des témoignages, des photos et des vidéos alors qu'on lui martelait qu'on voulait juste qu'il reste sain et sauf, qu'il prenne soin de lui et qu'il sorte de cet enfer.

En un an, on a découvert un jeune homme qui a le journalisme dans le sang, sans avoir été formé dans le passé à cette profession.

Il prenait des photos puis revenait et confiait sa hantise d'être blessé ou tué dans la rue sans que personne ne lui vienne en aide.

Que faire pour lui ? Toutes les options se révélaient irréalistes. Impuissance. L'horreur à distance. Sa voix semblait tellement proche et calme qu'on avait du mal à imaginer son calvaire.

A Homs, troisième ville de Syrie ou la rébellion a également été chassée en 2014, et où j'ai été en mission une semaine après, j'ai vu la déchéance humaine incarnée dans un vieux couple resté chez eux jusqu'au bout, malgré la faim. Mais les échanges avec Karam, malgré la distance, m'ont plongée dans les profondeurs du désespoir humain.

Karam ne cessait de répéter que sa situation n'était rien comparée à celle des mères qui n'avaient pas de quoi donner à manger à leurs bébés.

Nous, nous voyions la souffrance de la population à travers le prisme de Karam.

Le bureau devenait tourmente, nos proches commençaient à s'inquiéter pour lui. Nos mères surtout demandaient de ses nouvelles, priaient pour lui.

A mesure que l'armée s'approchait de son quartier, on a décidé de ne plus mettre son nom sur les textes, les photos, les vidéos. Il est devenu fou furieux. "Je VEUX mettre mon nom, c'est MA responsabilité", a-t-il martelé. On a remis son nom. Particulièrement sur ce reportage dans lequel il a décrit des cadavres jonchant le sol, une fillette aux membres arrachés par un obus qui s'est abattu à quelques mètres de lui. Des destructions inimaginables.

Sa fierté à signer ses reportages, photos et vidéos, on l'a bien comprise, en cette soirée funeste où il a perdu sa caméra dans un incendie. On a compris que c'était presque sa seule raison de vivre... presque.

Cette nuit-là, j'ai failli vomir sous le coup de l'émotion. Il m'envoyait des messages avec des émojis en larmes. Je croyais faire un cauchemar, moi aussi.

C'en était trop. Apres avoir perdu ses parents, connu les geôles du régime et de l'EI, connu la faim... Puis ça.

Mais il fallait le rattraper alors qu'il s'enfonçait dans un trou noir. Plus de deux heures à lui parler, à lui faire comprendre que ce qu'il a perdu n'est que matériel. Qu'il peut se relever. Qu'on lui donnera un nouvel appareil photo.

Les collègues à Beyrouth, à Nicosie, et jusqu'au PDG de l'AFP qui l'a appelé, tout le monde s'y est mis. Il fallait absolument survivre. Et il a survécu. On en est fier.

Voici quelques échanges avec lui sur WhatsApp, depuis sa fuite de sa maison, jusqu'à son évacuation.

(Internet a été disponible jusqu'à la dernière minute, mais de manière extrêmement aléatoire, grâce au réseau turc en zone rebelle)

Lundi 12 décembre

(Un audio, sa voix est haletante)

Ma maison a été bombardée. Je vais la quitter maintenant, je ne sais pas si je vais sortir vivant. Priez pour moi.

J'avais oublié mon passeport. Je suis revenu le chercher ; c'est un miracle, j'ai vu l'armée de loin.

Je suis dans la rue, j'ai très sommeil ; il y a beaucoup, beaucoup de familles comme moi.

(photo d'un vieil homme)

Ce pauvre homme, il est déboussolé, ses proches l'ont abandonné et se sont enfuis. Il est très malade, il a faim et froid.

Je lui ai trouvé une couverture et je l'ai enveloppé. Mais je ne peux rien faire pour lui, je n'ai pas de quoi manger.

Il y a des cadavres dans les rues. Je viens de voir cinq corps, les chats viennent dévorer leurs membres. C'est horrible.

Mardi 13 décembre

J'entends qu'il y a un accord pour l'évacuation. Est-ce vrai?

Les gens sont contents du fait qu'ils vont sortir et fuir la mort.

Plus jamais je ne reviendrai à Alep. Le quartier, la maison, je ne les reverrai que dans mes rêves. Tout va disparaître. Les albums de photos de ma famille, mes jouets quand j'étais petit, mes diplômes. Je ne reverrai plus jamais Alep.

Où vais-je partir?

Mercredi 14 décembre

(La nuit, tout le monde attend les bus)

Je pleure, tout le monde pleure autour de moi. Les gens brûlent leurs voitures, leurs motos, les rebelles brûlent leurs armes.

J'ai entendu que tout a été reporté.... Mon estomac est collé à mon dos tellement j'ai faim. J'ai vu dans un hôpital à Zabdiyé des blessés qui dorment sur le sol. Il y a des cadavres devant l'hôpital; personne ne vient les enterrer. J'ai vu une femme portant son nourrisson et une boîte de lait en poudre. Elle a trébuché et le contenu de la boîte s'est déversé dans la boue. Elle a commencé à ramasser ce qui est tombé. C'était poignant. Je suis bloqué à Zabdiye ; je n'arrive pas à sortir. Je vois le tank, il tire dans notre direction. Mon Dieu, ça bombarde très fort. Il y a des blessés autour de moi. Mon Dieu ils avancent vers nous et nous ne pouvons pas sortir tellement ça tape fort. J'ai pu m'enfuir. Un obus est tombé près de moi. Dieu m'a protégé. (photo de sa main tachée de sang) Je suis à Saif al-Dawla, à nouveau déplacé, à nouveau dans la rue. J'ai pu filmer en fuyant (photo de lui envoyant une vidéo dans un garage abandonné). J'ai très faim. Je vais mourir de faim. Mon estomac ne supporte même plus les dattes. Il n'y a pas de pain, j'ai cherché partout, il n'y en a pas. (Sur les conseils de la médecin de l'AFP, on lui demande de boire beaucoup d'eau) Je bois mais l'eau de puits est polluée. Je vais essayer de la bouillir.

Il y a beaucoup de bombardements, l'avion ne quitte pas le ciel.

(En soirée)

(Je lui envoie le lien du prix Varennes, il envoie un merci avec un émoji souriant)

Page | 25

Je suis dans la rue, j'ai froid, j'ai faim. Je cherche un endroit abandonné où dormir.

Jeudi 15 décembre

Rana, y a du nouveau?

Je n'ai plus de batterie.

J'ai failli mourir aujourd'hui. Le sniper a tiré près de moi. Je suis resté bloqué une heure dans un immeuble à Ammiriyé.

(photo d'un homme au visage ensanglanté dans une ambulance)

J'ai filmé la scène, comment les gens fuyaient.

(Plusieurs heures passent; Karam injoignable)

Karam : Mon appareil photo et toutes mes affaires ont été détruites dans un incendie. Rana : Non! Comment? Mon Dieu. Que s'est-il passé? Karam : Je les ai laissés chez un ami.

Vendredi 16 décembre

(A minuit, je lui envoie un message pour savoir s'il a trouvé un endroit où dormir. Une heure plus tard, un message choc).

Mon appareil photo avec toutes mes affaires ont brûlé (il raconte l'incident).

Tout est parti. Tout. Je n'ai plus rien. Ni passeport, ni argent.

(Je lui prodigue des encouragements. Silence. Puis juste un émoji triste).

(Tu seras plus fort que la tragédie Karam, tout le monde parle de toi, tu as des prix internationaux, n'abandonne pas, lui dis-je).

J'ai abandonné, c'est fini.

(Panique. Tu es l'une des personnes les plus courageuses que je connaisse, Karam, ton courage l'emportera).

Tout n'est plus que cendres. Je n'arrive pas à y croire. Peut-être que c'est un rêve et que je me réveillerai.

Je suis abattu, tout est parti en un éclair, la dernière chose à laquelle je suis attaché est partie.

(Encouragements. Puis les minutes de silence s'éternisent. Parle-moi Karam).

Mes larmes coulent. Je ne m'attendais pas à perdre autant.

Je ne veux pas sortir. Je veux être enterré ici avec tout ce qui j'ai perdu de beau, avec mes parents et mes souvenirs.

(Panique de nouveau. Tes parents seraient fiers de toi si tu arrives à sortir, lui dis-je, comme en dernier recours. Je m'effondre de sommeil).

(Je me réveille à l'aube, je lui envoie la Une de Libération avec le titre « Alep, pourquoi a-t-on laissé faire ? » barrant une de ses photos).

(Karam ne répond plus. Tout le monde s'inquiète. Dans l'après-midi, il envoie un émoji triste).

Je suis tellement fatigué, je sens que je vais mourir.

Je pense à la mort. Je suis brisé.

(Tout le monde l'appelle. On le secoue un peu pour qu'il reprenne ses forces).

Merci de me consoler.

Les gens de Nosra sont en train de partir et pas nous. Ils sont partis le matin et nous cela fait depuis 6 heures du matin qu'on attend comme des chiens et après ils nous disent : plus de bus. Quelle humiliation. Je ne tiens plus debout.

Les deux jours suivants, il retrouve le sourire : il a emprunté un appareil photo et nous livre des descriptions de la situation abominable dans le dernier hôpital en zone rebelle, alors que la température est de -6 degrés Celsius.

Enfin, le 19 décembre, explosion de joie et de larmes au bureau de Beyrouth, où se trouvait Michèle Leridon, la directrice de l'Information de l'AFP, en mission de soutien.

Je venais de recevoir un SMS laconique : "Le bus a démarré. J'ai franchi le premier barrage de l'armée".

Il nous envoie ensuite son dernier reportage, l'ambiance à bord du bus de l'exil.

Arrivé en zone rebelle dans la province d'Alep, on distribue aux rescapés des bananes.

Karam me confie avoir caché la sienne et être allé au marché.

"Ce n'est qu'après m'être assuré qu'il y en avait d'autres que j'ai pu la manger".

JOUR D'ENFER À ALEP

AMEER ALHALBI, lundi 2 mai 2016



© Ameer Alhalbi

Lien vers l'article du blog AFP : https://making-of.afp.com/jour-denfer-alep

ALEP (Syrie) – Je crois que la guerre en Syrie ne se terminera jamais. Voilà trois ans que je photographie le conflit à Alep, ma ville. Mon but, c'est de montrer au monde extérieur toutes les souffrances qu'endurent les Syriens. Et ce jeudi 28 avril est une des journées les plus infernales que nous ayons connues ici.

J'ai pris cette série d'images dans le quartier résidentiel d'Al-Kalasa, contrôlé par la rébellion et assiégé par les forces du régime de Bachar el-Assad. Je me trouve avec une unité de la défense civile quand le raid aérien se produit. Les bombes s'abattent à un peu plus d'une centaine de mètres de là où je me trouve. Je me précipite pour prendre des photos.

Quand un raid aérien frappe un quartier, ce sont d'abord les voisins qui apportent les premiers secours aux blessés. Les sauveteurs de la défense civile, qui ont souvent été formés en Turquie, prennent le relais quand ils arrivent. C'est comme ça que les choses se passent ce jeudi. Au moment où nous arrivons, une femme est en train de crier à l'aide depuis les hauteurs d'un immeuble endommagé par les explosions. Elle, son mari et son enfant sont coincés dans ce qui reste de leur appartement au deuxième étage, ils ne peuvent plus descendre.

Immédiatement, le sauvetage s'organise. Les hommes de la défense civile déploient une échelle, forment une chaîne humaine pour faire descendre le petit garçon. L'appartement a été complètement démoli mais le couple et son enfant sont indemnes. Je les photographie une dernière fois alors qu'ils quittent les lieux à pied. J'ignore qui ils sont. J'ignore ce qu'ils sont devenus depuis.

Ce jeudi, c'est vraiment une journée horrible à Alep, la plus effrayante depuis le début de la campagne de bombardements. Au total, une cinquantaine de frappes s'abattent sur les quartiers tenus par la rébellion. Plus de deux cent cinquante personnes sont mortes depuis le début de l'offensive du régime le 22 avril.

Cela fait longtemps qu'il n'y a plus de vie ici. Plus de cafés, plus de restaurants, plus aucune trace de la vie culturelle qui faisait la réputation de la ville avant la guerre. Maintenant, Alep est la ville la plus dangereuse du monde. Une ville morte.

Travailler comme photographe ici n'est pas simple. On a l'impression de déranger tout le monde. L'an dernier, dans le quartier d'Al-Fardous, un de mes collègues s'est fait fracasser son appareil par des habitants furieux, qui lui reprochaient de photographier des femmes. Mais je continue, parce que je veux montrer au monde ce qui se passe ici.

Comme tout le monde ici, j'ai été affecté personnellement par les combats. J'ai été blessé de deux balles au début de la deuxième année de la guerre, en avril 2012. Mon père et mon cousin, qui travaillent tous les deux comme volontaires pour la défense civile, ont également été blessés. Beaucoup de mes amis sont partis en Turquie, puis en Allemagne. Moi aussi, l'année dernière, j'ai envisagé de partir, d'émigrer comme tant d'autres Syriens. Mais finalement cela ne s'est pas fait, et j'ai continué à travailler ici.

(Cet article a été écrit avec Samar Hazboun à Nicosie et Roland de Courson à Paris).

Lien YouTube vers la vidéo : https://youtu.be/7DrX7po7CN8

LA TORCHE HUMAINE

ZAKARIA ABDELKAFI, mardi 2 mai 2017



© Zakaria Abdelkafi

Lien vers l'article du blog AFP : https://making-of.afp.com/la-torche-humaine

Paris -- La photo que j'ai faite de ce policier m'a vraiment touché. Parce que j'avais sous les yeux un homme pris dans les flammes. A Paris. Sans avoir rien fait pour mériter ça. Je suis originaire de Syrie, un pays où la police n'est pas là pour te protéger mais tire à balles réelles sur les manifestants. Alors qu'ici, tout ce qu'elle faisait était d'envoyer des gaz lacrymogènes vers ceux qui l'attaquaient.

J'ai pris cette photo pendant les manifestations de la fête du travail, le 1er mai, à Paris. J'y habite depuis un peu plus d'un an maintenant. J'ai dû quitter ma ville natale d'Alep, en Syrie, après y avoir perdu un œil, en couvrant des combats.

Je travaille comme photographe pigiste depuis mon arrivée en France. Je couvre beaucoup de manifestations. C'est comme ça que je me suis retrouvé lundi, vers midi, entre les places de la République et de la Bastille.

J'ai vite repéré les types qui sont toujours en noir, et cachent leurs visages avec des foulards, les Black Bloc. Je les suis à toutes les manifestations parce que je sais par expérience qu'ils causent toujours des problèmes.

Ils sont très violents. Ils m'ont pris à partie plusieurs fois, poussé par terre et même frappé. Ce lundi, je les prenais en photos pendant qu'ils étaient en train de détruire des choses, quand l'un d'eux m'a collé une cigarette sur l'objectif. En ce qui me concerne, ils sont juste gênants. Je suis syrien. Et leurs petites bagarres ne sont rien par rapport à ce à quoi j'ai assisté dans mon pays.

Je me trouvais entre eux et la police, sur un côté. Et en prenant des photos, je me suis dit que l'histoire était celle de l'agression contre la police. Parce que les types en noir leur lançaient des pierres, des bouteilles en verre, tout ce qui leur tombait sous la main. Et la police se contentait de répliquer par des tirs de lacrymogène. Autant dire rien.

Quand je photographie, quand j'ai mon œil sur le viseur, j'oublie tout le reste. Je n'ai pas vu le cocktail Molotov partir. J'ai juste vu le policier enveloppé par les flammes, et j'ai déclenché en rafale. Le policier était en train d'éloigner une cartouche de gaz lacrymogène du pied, quand le cocktail Molotov l'a frappé. Je l'ai entendu crier. Et puis ceux qui l'entouraient se sont aussi mis à crier. Je l'ai photographié jusqu'à ce qu'il soit emmené par les secours.

La scène m'a vraiment ému. J'aimerai aller le voir à l'hôpital, pour lui apporter des fleurs. Pour moi, c'était avant tout un être humain qui brûle, sous mes yeux. Et les manifestants s'en fichaient complètement. Ils continuaient à balancer des trucs sur la police. Un peu après ils ont enflammé un chariot de supermarché avant de le lancer vers la police.

Je me suis demandé s'il avait été touché au visage, et s'il en serait marqué. Je pensais à sa famille en continuant à travailler. J'ai beaucoup d'amis qui ont été défigurés par des brulures dans des bombardements. Je sais à quoi ça ressemble.

J'ai pourtant vu beaucoup de gens mourir. Beaucoup d'autres blessés. Mais cette scène m'a vraiment touché. Parce que je sais ce qu'est une mauvaise police, celle qui tire sur les gens. En France, elle est là pour les protéger. Et puis il s'agit d'un être humain, qui est brûlé gravement. Et quelqu'un que ça ne toucherait pas n'est pas vraiment humain.

Je dis ça en connaissance de cause. Je me suis déjà pris des coups par la police ici. Je me trouvais au milieu des rangs de manifestants. Et franchement, si j'étais policier, j'aurais fait la même chose.

Cette fois, je me suis tenu un peu à l'écart. J'ai contacté l'AFP et leur ai proposé mes photos. Comme elles les intéressaient, je suis passé à l'agence. Je suis retourné à la manifestation avec de l'équipement et un casque, avec un autocollant AFP dessus. L'attitude de la police a complètement changé. J'ai eu droit à un « s'il vous plait, monsieur ».

Je suis arrivé à Paris en décembre 2015. J'ai perdu mon œil à Alep. J'essayais de faire des images de rebelles, qui tentaient de briser le siège de la ville. Je me trouvais dans l'encadrement d'une porte. J'ai mis un genou à terre, et c'est à ce moment que la balle d'un sniper m'a frappé. Elle a ricoché sur la porte contre moi avant de me percer l'œil.

Heureusement, le sniper se trouvait en hauteur, et la balle allait vers le bas. Sinon, elle entrait dans la tête. Et heureusement, c'était mon œil droit. Parce que, voyez-vous, je photographie depuis toujours avec le gauche.

Depuis, on m'a tellement demandé si je continuerai à être photographe que j'ai une réponse toute prête : « bien sûr, un photographe n'a besoin que d'un œil ».

Je ne suis pas amer. En Syrie, mes amis et moi nous disions toujours que nous finirions soit mort soit blessé. Et ainsi je suis devenu le photographe qui a perdu un œil. Je l'accepte et je continue de vivre.

Les trois premiers mois à Paris n'ont pas été faciles. J'étais déprimé. Je faisais des allers-retours à l'hôpital pour mon œil. Maintenant ? J'ai des amis. J'aime Paris. Ca me rappelle Alep. Et quand je voyage en France, je rêve de revenir dans la capitale. Après avoir participé à une émission de télévision, on m'a même reconnu dans le métro : « Oh, c'est vous Zakaria ». Ça fait du bien. J'ai l'impression d'être chez moi.

J'ai commencé une nouvelle vie. Mon dossier de réfugié a été accepté. J'ai fait une demande pour que ma femme, et mes enfants, une fille de six ans et un garçon de trois, me rejoignent avec ma mère. Ils sont en Turquie pour l'instant. La Syrie me manque bien sûr. C'est mon pays, mais il n'existe plus. Ma Syrie est morte. C'est pourquoi je commence une nouvelle vie. La France m'a aidé, et je veux le lui rendre.

Ce billet de blog a été écrit avec Acil Tabbara et Yana Dlugy à Paris.

PHOTOGRAPHE DANS LA VILLE CIMETIÈRE

BARAA AL-HALABI, mardi 15 septembre 2015



© Baraa Al-Halabi

Lien vers l'article du blog AFP : https://making-of.afp.com/photographe-dans-la-ville-cimetiere

PARIS, 15 septembre 2015 – Dans la zone rebelle d'Alep, presque tous les jardins publics ont été transformés en cimetières. Il n'y a plus de restaurants, plus de distractions, plus de bonheur. Plusieurs fois par jour, on entend les avions de l'armée d'el-Assad qui passent en vrombissant au-dessus de nos têtes. On n'est jamais en sécurité. A chaque instant, quand tu marches dans la rue, quand tu es chez toi, quand tu vas à la mosquée, un baril d'explosifs peut te tomber dessus. Un jour tu es assis et tu discutes avec quelqu'un, et le lendemain tu apprends qu'il est mort.

En 2011, j'avais dix-neuf ans, j'étudiais l'informatique à l'université d'Alep et je ne prenais jamais de photos. Mais quand la révolution syrienne a éclaté, j'ai commencé à filmer et à photographier les protestations anti-régime pour un média local. Puis je me suis fait arrêter pendant une manifestation et j'ai passé un mois en prison. Quand je suis sorti, je me suis installé dans la zone tenue par l'Armée syrienne libre et j'ai commencé à travailler pour l'Aleppo Media Centre (AMC), l'agence d'informations de la rébellion. En 2014, par l'intermédiaire d'un ami, je suis entré en contact avec l'AFP qui a commencé à m'acheter des images.

Celle ci-dessus vient d'être primée au concours international de photojournalisme de l'émirat de Fujaïrah (Fipcom). Je l'ai prise dans le quartier de Kallaseh à Alep le 3 juin 2014, le jour de « l'élection présidentielle » en Syrie remportée à presque 90% par Bachar el-Assad. Dans les quartiers tenus par le régime, à quelques centaines de mètres de là, les gens allaient voter. Moi j'étais en train de rouler dans ma voiture quand une bombe est tombée tout près. Dans un brouillard de poussière, entre les ruines d'un immeuble et d'une mosquée à moitié effondrés, j'ai vu cet homme courir vers un camion des secouristes avec, dans ses bras, sa petite sœur grièvement blessée ou peut-être même déjà morte. Je n'ai jamais su ce que sont devenus cet homme et cette enfant.

Je suis fier d'avoir été récompensé au Fipcom, mais j'espère que le public saura voir au-delà de cette photo. La Syrie, c'est plus que des images de bombes, de souffrances : ce sont des gens qui veulent la liberté, qui veulent construire leur pays. Avec le temps, j'ai appris à aimer mon nouveau métier, mais la photographie n'est pas un hobby pour moi. C'est une façon de dire au monde ce qui se passe ici. Si j'arrête, si mes amis arrêtent, alors le régime ne se contentera plus de jeter des barils d'explosifs sur Alep. Il fera encore pire, et personne ne le saura.

Je vis et je travaille dans la partie rebelle d'Alep, où je suis libre de mes mouvements. On a internet par intermittence. On peut acheter des cartes SIM à deux dollars et faire marcher la Wifi sur des ordinateurs branchés sur des générateurs ou des batteries de voitures. A l'AMC, nous avons organisé un système de veille sur Facebook. Nous avons des correspondants dans une cinquantaine de secteurs de la ville qui nous alertent quand un événement survient près chez eux. Dès qu'il se passe quelque chose quelque part – la chute d'un baril d'explosifs par exemple – nous sortons tous ensemble pour faire notre travail.

A la longue, on finit par s'endurcir face à l'horreur. Mais il y a encore des moments où je suis incapable de travailler, où ce que je vois est insoutenable. En mai 2015, quand un baril d'explosifs balancé par le régime a fait plus de soixante-dix morts dans un marché d'Alep, je n'ai pas pu prendre de photos. Je me suis assis et je me suis mis à pleurer. Le carnage autour de moi était insupportable. Puis mes amis de l'AMC m'ont relevé et m'ont encouragé à continuer. J'ai repris le travail.

Il arrive aussi que les gens se montrent hostiles à mon égard. Quand une attaque meurtrière vient de se produire quelque part et que les habitants ramassent les cadavres et les blessés en sang, certains n'aiment pas que les photographes soient là. Ils pensent que c'est à cause de nous si des choses comme ça arrivent, que nous attirons l'attention sur eux, sur leur quartier. Quand je suis confronté à ce genre de situation, je m'efforce de déguerpir le plus vite possible.

Fusées-éléphant

Les gens d'Alep aiment l'hiver car il y a souvent des nuages, ce qui veut dire que les avions du régime ne peuvent pas venir. Le bruit des avions est obsédant, c'est ce qu'il y a de plus dur à supporter. Ils arrivent à peu près toujours à la même heure : soit le matin, soit le soir. Pendant la journée on a quelques secondes pour voir ou entendre le baril qui vient d'être largué, prévoir à peu près où ça va tomber et se cacher. Mais la nuit, c'est beaucoup plus dangereux : il fait noir, et il n'y a pas moyen. Le régime utilise aussi la « fusée-éléphant », un

projectile artisanal qui consiste en une bombe de forte puissance couplée à des moteurs de roquette. Quand elle monte, la fusée fait un bruit lugubre qui ressemble à un barrissement – d'où son nom – et alors on a très peur, car il est impossible de savoir où elle va s'abattre.

Avant, j'allais en Turquie tous les deux ou trois mois, pour souffler. Mais depuis quelques mois la frontière est fermée et c'est devenu beaucoup plus difficile. Il faut payer un passeur, qui coûte 400 dollars. Alors je n'ai plus aucun endroit sûr où me mettre à l'abri de temps en temps et reprendre des forces. Maintenant je suis en France, pour recevoir le prix Fipcom. Et à chaque instant je pense à ma femme, à mes parents, à mes amis photographes qui sont restés à Alep et qui peuvent mourir. J'ai toujours la guerre dans la tête.

Baraa Al-Halabi est un photographe indépendant basé à Alep, qui collabore régulièrement avec l'AFP. Suivez-le sur Twitter. Ce texte a été rédigé avec Roland de Courson à Paris, avec la collaboration de Janine Haidar pour la traduction (lire la version arabe).

RETOUR SUR SIX ANNÉES DE GUERRE EN SYRIE



Le conflit syrien concentre plusieurs problématiques locales, régionales et internationales.

Depuis six ans, la Syrie est déchirée par la guerre civile, opposant les rebelles sunnites, majoritaire dans le pays, aux loyalistes qui s'appuient sur la communauté alaouite, secte dérivée du chiisme dont le clan du président syrien Bachar el-Assad est issu.

Point de départ du conflit : le soulèvement pacifique du printemps 2011

Dans le sillage du Printemps arabe, un soulèvement pacifique a lieu le 15 mars 2011 à Deraa, en Syrie. La population réclame plus de libertés et le départ du président Bachar el-Assad. Ce soulèvement est réprimé dans un bain de sang. La violence de la répression n'arrête pas le mouvement de contestation, qui se répand progressivement dans tout le pays. C'est la guerre civile.

La guerre civile prend une dimension régionale et internationale

La guerre civile se mue peu à peu en conflit par procuration entre les grandes puissances régionales. Le conflit prend rapidement une dimension internationale.

Jusqu'au début de l'année 2013, les rebelles progressent face aux forces gouvernementales qui parviennent toutefois à garder Damas. A ce moment-là, l'Iran chiite et son allié le

Hezbollah libanais, aident le régime de Bachar el-Assad en raison de leur proximité religieuse et d'intérêts convergents. Les monarchies sunnites du Golfe (Arabie Saoudite et Qatar notamment) arment, quant à elles, ouvertement les rebelles qui vont obtenir successivement le soutien des Etats-Unis et de certains pays de l'Union européenne, notamment suite à l'utilisation présumée d'armes chimiques par le régime.

Un conflit qui favorise la montée en puissance de groupes islamistes radicaux

L'enlisement du conflit favorise une montée en puissance de groupes islamistes radicaux. Depuis 2014, les groupes djihadistes tels que l'État islamique en Irak et au Levant (EIIL) et le Front Al-Nosra (Al-Qaïda en Syrie) contrôlent la moitié de la Syrie. Début 2014, le groupe Etat islamique (EI) entre en action et entame une violente campagne contre les rebelles syriens pour prendre leurs territoires. Après les prises de Mossoul (Irak) et Raqqa (Syrie), le groupe terroriste proclame un "califat" dirigé par Abou Bakr al-Baghdadi, à cheval sur les deux pays, et multiplie les exactions contre les populations civiles et les minorités religieuses. Les prises de guerre aussi bien matérielles que financières et l'afflux de djihadistes étrangers venus du monde entier, notamment d'Europe et du Maghreb, en font le groupe terroriste le plus puissant du monde.

L'intervention militaire internationale en Syrie

À la fin de l'été 2014, les Etats-Unis et leurs alliés occidentaux dont la France, réunis dans une coalition internationale, bombardent Daech en Irak et dans le nord de la Syrie. Début 2015, les Kurdes de Syrie reprennent la ville de Kobané. Le régime syrien perd du terrain et manque de ressources.

Toutefois, l'intervention militaire russe lancée en novembre 2015 renverse la tendance et permet au régime de Bachar el-Assad de garder le contrôle des régions les plus peuplées du pays et de reprendre l'offensive. Après une violente campagne de bombardement visant essentiellement les rebelles modérés, Vladimir Poutine annonce lundi 14 mars 2016 le retrait d'une partie de ces troupes de Syrie, estimant que son allié Bachar el-Assad est revenu en position de force.

En juillet 2016, Alep, 2^{ème} ville du pays, subit un siège asphyxiant et une offensive dévastatrice. Alep-Est tombe en décembre 2016. À Alep comme dans d'autres villes syriennes, l'intervention directe de la Russie et de milices étrangères est à l'origine d'un retournement militaire en faveur du régime de Bachar el-Assad, qui regagne du terrain sur un pays en ruines. Le sort réservé à la ville d'Alep est devenu le symbole du martyr de la population en Syrie.

Les pourparlers de paix initiés à plusieurs reprises par la Russie et les Etats-Unis au cours de l'année 2016 n'ont à ce jour pas trouvé de solution militaire ni politique.

S'ils ont en commun de vouloir combattre l'EI, les divergences d'intérêt qui opposent les deux grands, notamment sur le devenir politique du pays, sont encore bel et bien présentes.

En novembre 2016, des combattants arabes et kurdes syriens (FDS), soutenus par les États-Unis, ont lancé l'assaut sur Raqa, principal bastion de l'État islamique en Syrie, qui connaît actuellement un sort comparable à celui d'Alep.

Aujourd'hui, plus de six ans après le mouvement de contestation de 2011, la guerre en Syrie a dévasté le pays et fait plus de 500 000 morts et plus de 5 millions de réfugiés. Alors que la guerre continue, l'espoir s'estompe pour des millions de syriens.

Exemple de grille d'analyse d'une photographie de presse

Photo n°	
Nature de la photographie	Photographie de presse
Auteur	Friotographie de presse
Titre	
Contexte	
(où la photo a-telle été prise ?)	
Date de prise de vue, époque	
Date de prise de vue, epoque	
Description rapide des éléments observés	
Cadrage et plan :	
Quel est l'angle de prise de vue / Comment le photographe a-t-il pris cette photographie ? A hauteur d'œil En plongée En contre-plongée Aérien	
Quel est le cadrage ? Vertical Horizontal Carré Autre	
Quel type de plan ? Plan général (PG) : paysage Plan d'ensemble (PE) : le personnage dans son environnement Plan moyen (PM) : le personnage en pied Plan américain (le personnage coupé à mi- cuisses) Plan rapproché (PR) : le personnage en buste Gros plan (GR) : visage Très gros plan (TGP) : détail	

Que voit-on ?	
Au 1 ^{er} plan : Au 2 ^{ème} plan : Au 3 ^{ème} plan :	
Profondeur de champ : OUI / NON	
Zones nettes / zones floues ?	
Présence de zones floues ? Lesquelles ?	
Flous de filé : sujet flou, arrière-plan net Flou de contre filé : sujet net, arrière-plan flou Flou de profondeur de champ : premier et arrière-plan flou, sujet principal net	
Quelle lumière ?	
Jour / nuit, intérieur / extérieur, parties éclairées (mises en évidence), parties sombres	
Couleur / noir et blanc / sépia / autre ?	
Teintes chaudes / teintes froides ?	
Composition de l'image : les lignes de force	
Repérer si certaines lignes dominent	
Les dessiner	
Repérer et marquer les points de force	
Quels éléments sont ainsi mis en valeur ?	
Interprétation de la photographie	